

NIETZSCHE ET ROME

Résumé. — Le premier ouvrage de Nietzsche, *La naissance de la tragédie*, accrédite l'image d'un philhellène absolu, farouchement hostile à l'impérialisme romain, le fossoyeur de la belle civilisation dionysiaque. Or une lecture exhaustive de l'œuvre publiée du philosophe allemand, de ses fragments posthumes et de sa correspondance, montre que ce cliché est trompeur. Car Nietzsche, qui place son art d'écrivain sous le patronage du poète Horace, qui cite les auteurs latins presque aussi abondamment que son cher Montaigne, devient un ardent romanophile, à mesure que s'exaspère sa détestation du christianisme : *l'imperium Romanum* devient, face à la Judée, la civilisation par excellence des valeurs aristocratiques, la civilisation de l'*otium* et du *bellum*.

Au printemps 1884 Friedrich Nietzsche écrivait : « On doit d'abord apprendre à faire la distinction : *pour* les Grecs *contre* les Romains – c'est *cela* que j'appelle *culture antique*. » (fragm. 25 [344] = CM 10 *, p. 118 et s.) Dans la *Généalogie de la morale*, publiée en 1887, on lit : « Les Romains étaient les forts et les nobles, au point qu'il n'y eut jamais, qu'on n'a même jamais pu rêver, plus fort et plus noble jusqu'ici. » (1, 16 = CM 7, p. 247.) Le premier jugement étonnera moins que le second, tant le philhellénisme absolu passe couramment pour un élément fondamental de la pensée nietzschéenne. Mais le second, nous tenterons de le montrer, n'est pas un *hapax* dans l'œuvre, et témoigne d'une ambiguïté. L'auteur de la *Naissance de la tragédie* ne signera-t-il pas l'une de ses dernières lettres, à August Strindberg, le 31 décembre 1888 : *Nietzsche Caesar*¹ ?

* Par commodité nous citons le plus souvent la traduction française de l'édition COLLI-MONTINARI (F. NIETZSCHE, *Œuvres philosophiques complètes*, Gallimard, Paris, 1977 et s.), abrégée CM, et, si nécessaire, l'édition allemande (*Nietzsche Werke*, herausg. von G. COLLI u. M. MONTINARI, W. de Gruyter, Berlin, 1969 et s.), abrégée NW.

1. Voir aussi le projet de lettre à H. Köselitz, le 30 déc. 1888 : *unter meinem Fenster spielt, ganz als ob ich bereits princeps Taurinorum, Caesar Caesarum und dergleichen wäre, in aller Macht das Municipal-Orchester von Turin* [...].

Mucius Scaevola

Elisabeth Nietzsche, pour illustrer l'endurance – la *patientia* – hors du commun de son jeune frère, rapporte cette anecdote : alors qu'un jeune camarade de collègue mettait en doute l'historicité du geste héroïque du Romain Mucius plongeant sa main droite dans un brasero pour montrer au roi Porsenna, qu'il était venu assassiner, son mépris de la douleur et de la mort (*Et facere et pati fortia Romanum est !*), Friedrich « prenant un paquet d'allumettes, les alluma dans le creux de sa main qu'il tendit droit devant lui, sans sourciller »². La brûlure ne fut pas superficielle, et la cicatrice, à en croire D. Halévy³, précieusement entretenue ; il faudra garder en mémoire ce stigmatte anoblissant.

Une ambition très consciente d'atteindre au style « romain »

Le jeune Nietzsche avait-il découvert le héros Mucius dans Tite-Live ou dans Florus ? Au collège de Pforta, qu'il avait intégré en 1858, à la veille de ses quatorze ans, après des études au Lycée classique de Naumburg, on faisait « une lecture intense et diversifiée des écrivains grecs et romains »⁴, en cours et – pour reprendre une formule de Nietzsche – *privatim*⁵. Les auteurs latins mentionnés dans les lettres de cette époque, sont, par ordre d'apparition, Cicéron, Florus, Velleius Paterculus, Virgile, Tite-Live, et Salluste. Salluste, que Nietzsche lisait dans l'édition Dietsch (Teubner), sera pour lui un maître, en raison de sa *breuitas*, tout comme le poète des *Odes*, Horace, virtuose de la *iunctura*, cet art d'ordonner les mots les plus simples de manière à « potentialiser » la force des images, des couleurs, en eux latentes. Relisons le texte célèbre du *Crépuscule des Idoles* (1888) intitulé « Ce que je dois aux Anciens » (CM 8,1, p.146) :

Au fond, il n'y a qu'un tout petit nombre de livres de l'Antiquité qui comptent dans ma vie [...]. Mon sens du style, de l'épigramme conçue comme style, s'est éveillé presque instantanément au contact de Salluste. Je n'ai pas oublié l'étonnement de mon vénéré maître Corssen, le jour où il dut donner la meilleure note à son plus mauvais latiniste. J'en étais venu

2. *Der junge Nietzsche*, 1912, p. 90, cité dans G. BIANQUIS, *Nietzsche devant ses contemporains*, Paris 1959, p. 38.

3. Mais D. HALÉVY aime orner – amplification plus stendhalienne qu'hagiographique : « dédaignant de répondre, [il] plonge sa main dans le poêle allumé, et en tira un charbon qu'il montra aux sceptiques. Il porta toujours la marque de cet exploit, d'autant plus visible qu'il avait pris soin d'entretenir et d'élargir la glorieuse plaie en y coulant de la cire fondue. » (*Nietzsche*, Paris, 1944, nouv. ed. Le livre de poche, 2000, p. 46.)

4. Voir *Écrits autobiographiques*, p. 171. Cf. lettre du 1^{er} février 1869 à W. Vischer.

5. Voir la lettre de fin mars – déb. avril 1859 à W. Pinder.

à bout du premier coup. Concis, strict, toute la substance possible concentrée sur le fond, avec une rage froide contre les « beaux mots » et les « beaux sentiments » [...] C'est en cela que je m'étais trouvé d'instinct. Jusqu'au cœur de mon *Zarathoustra*, on reconnaîtra chez moi une ambition très consciente d'atteindre au style « romain », à l'*aere perennius* du style. Il n'en alla pas autrement pour moi lors de mon premier contact avec Horace. Jusqu'à présent, je n'ai trouvé dans aucun poète ravissement artistique comparable à celui que me donna d'emblée une ode d'Horace. Dans certaines langues, il est même impossible de *vouloir* ce qui, là, est obtenu. Cette mosaïque de mots, où chaque mot, par sa sonorité, sa place, sa signification, rayonne sa force, à droite, à gauche et sur l'ensemble, ce *minimum* de signes, en étendue et en nombre, atteignant à ce point à un *maximum* dans l'énergie des signes – tout cela est romain, et si l'on veut m'en croire, *aristocratique par excellence*. Tout le reste de la poésie paraît en comparaison vulgaire – simple sentimentalité bavarde [...].

Double modèle donc : un historien dans la lignée de Thucydide – autre admiration de Nietzsche⁶ –, un poète lyrique dans la lignée de Pindare et d'Alcée. Tous deux cultivent la *breuitas*⁷, définie par les rhéteurs antiques comme l'art de *plura paucis complecti*⁸, d'« embrasser le plus (de sens) avec peu (de mots) »⁹, tous deux se situent à Rome du côté de l'atticisme. Or Cicéron, tout en reconnaissant les qualités des « Attiques », notamment le style dru, plein, ramassé d'un Thucydide¹⁰, leur reprochait plus ou moins leur manque de vitalité oratoire¹¹. Nietzsche, qui, à Pforta, lors de ses exercices nocturnes d'*aemulatio* avec le style de Salluste, « arrosait [son] latin de quelques grogs de fort calibre »¹², associe au contraire la *breuitas* à la force substantielle ; la sécheresse que, dans le *Dialogue des orateurs*, Aper, le maître de Tacite, reprochait aux « Anciens » – aux écrivains de l'époque républicaine –, c'est aux « Modernes » de son époque – représentée par sa bête noire, David Strauss – que Nietzsche l'attribue : « *Illam ipsam quam iactant sanitatem non firmitate sed ieiunio consequuntur* [« la santé même dont ils se targuent, ils la doivent, non à une constitution robuste, mais au jeûne » = *Dial.*, 23, 3]. Aussi haïssent-ils

6. Voir CM 4, p. 544 = fragm. 6 [383], automne 1880.

7. Horace la revendique même expressément : voir les formules célèbres de l'*Art Poétique*, v. 25 et 355, et *Sat.* 1, 10, 9.

8. Quintilien, *I.O.*, 8, 3, 82

9. Cf. MONTAIGNE, *Essais*, 3, 5 (*Sur des vers de Virgile*) : chez Horace « le sens éclairé et produit les paroles ; non plus de vent ains de chair et d'os. Elles signifient plus qu'elles ne disent ».

10. Ainsi, par la bouche d'Antoine, dans le *De oratore*, 2, 13, 56 : *qui ita creber est rerum frequentia, ut uerborum prope numerum sententiarum numero consequatur, ita porro uerbis est aptus et pressus, ut nescias utrum res oratione an uerba sententiis illustrentur*.

11. Voir *Brutus*, 82, 284-285 : *exilitas [...] ieiunitas, siccitas, inopia*.

12. Voir *Ecce homo*, « Pourquoi je suis si avisé », 1 (CM 8, 1, p. 260).

avec une instinctive unanimité toute *firmitas*, qui témoigne d'une santé bien supérieure à la leur¹³. » À preuve, le style désagrégé d'un Strauss est intraduisible en latin ! La romanité, du moins dans les jugements laudatifs, sera constamment caractérisée par la force et la solidité, évoquée plus haut par la célèbre image horatienne du « monument plus durable que l'airain »¹⁴ – bref le contraire de l'*arena sine calce* !

**« L'hellénité a pour nous la valeur
que les saints ont pour les catholiques »¹⁵**

Pourtant le jeune Nietzsche, qui adolescent « s'efforç[ait] (selon le précepte du chat Murr) de penser en latin »¹⁶, s'orientera vers les études grecques. Il travaille sur Théognis, Diogène Laërce, Homère, Hésiode, Simonide, publiée dans le *Rheinisches Museum* ; en 1869, à vingt-quatre ans, il est nommé, sans thèse ni habilitation, sur simple réputation scientifique, Professeur de philologie classique à l'université de Bâle. Certes Nietzsche est parfois chargé, à la demande de ses étudiants ou de l'administration, d'enseigner la grammaire latine¹⁷, l'épigraphie latine¹⁸, ou d'expliquer un auteur latin, par exemple les *Academica* de Cicéron¹⁹. Certes, dans les conférences qu'il prononce à Bâle, l'hiver 1872, *Sur l'avenir [des] établissements d'enseignement*, il met sur un pied d'égalité le grec et le latin, comme deux langues à part, dont la fréquentation protège de la barbarie²⁰, et prône leur enseignement conjoint. Cependant c'est

13. *Considérations inactuelles*, 1, 11 (CM 2, 1, p. 75 et s.).

14. Voir *Carm.*, 3, 30, 1. Image reprise dans *Humain, trop humain*, 1, 22, dans *Aurore*, préf. 3 (CM 4, p. 15 : « D'où vient-il donc que, depuis Platon, tous les architectes philosophiques de l'Europe ont construit en vain ? Que tout ce qu'ils tenaient eux-mêmes sincèrement et sérieusement pour *aere perennius* menace de s'écrouler ou gît déjà en ruine ? »), dans *Par delà bien et mal*, 251 (CM 7, p. 170 : « Ce qu'aujourd'hui nous nommons une "nation" en Europe [...n']est pas encore une race, moins encore un *aere perennius* comme le peuple juif »).

15. CM 1, 1, p. 166 = fragm. 1 [29], automne 1869.

16. Lettre de la mi-février 1859 à W. Pinder.

17. Voir la lettre à E. Rohde du 11 nov. 1869 : « [...] ici, dans cette cité abandonnée des Muses, je vis attaché à un dur labeur, les petites ailes brisées et les petites pattes rompues ! Exemple : Je fais cet hiver – à la demande des étudiants – un cours de grammaire latine ! *Homo sum* – mais c'est bien trop inhumain et surtout pour moi affreusement *alienum*. »

18. Voir la lettre à G. Krug du 13 nov. 1871.

19. Voir la lettre à E. Rohde du 30 avril 1870. À lire les notes de cours (NW II, 3, p. 61-97), le commentaire du Prof. Nietzsche paraît sans éclat, souvent très paraphrastique, constitué de gloses plates.

20. 3^e conf. (CM 1, 2, p. 124).

l'Antiquité grecque qu'il désigne clairement comme « la vraie et la seule patrie de la culture »²¹.

Dans la *Naissance de la tragédie*, publiée au tout début de cette même année 1872, Nietzsche n'opposait-t-il pas la Grèce et Rome ? D'une part, « le peuple des Mystères tragiques », dont le démon dionysiaque est tempéré par le génie apollinien, qui préserve l'impulsion politique – le sens qu'ont de l'État les individus – nécessaire pour vaincre à la guerre l'envahisseur perse ; d'autre part le type même du peuple tout entier soumis à ses pulsions politiques, qui se perd « dans la poursuite effrénée de la gloire et de l'hégémonie mondiale »²² ? Selon Max Marcuzzi, Nietzsche destituerait ainsi le monde romain du statut où l'avait placé Hegel : « les “prédicats” par lesquels Hegel valorise la substantialité romaine dans *La Raison dans l'histoire*, la “rudesse”, la “rigidité”, l’“âpreté” et la “virilité” [...] sont retournés par Nietzsche en imperfections au profit d'une revalorisation du “monde grec” »²³. On observera cependant que déjà le philosophe prussien, tout en reconnaissant la grandeur romaine – « dont le caractère particulier était l'inflexible rigidité dans l'unité des individus avec l'État, sa loi et ses ordres »²⁴ –, tout en affirmant le rôle historique mondial de Rome, comme empire, comme État voué à la domination, marquait nettement son infériorité par rapport à la Grèce dans l'art, la religion, la philosophie, et les mœurs²⁵.

Dans son éloge de la Grèce, Nietzsche est fidèle à l'hellénomanie des intellectuels allemands depuis Winckelmann. Cependant une distinction s'impose : soit l'on rêve de la Grèce antique *via* Rome, son héritière – c'est le cas justement de Winckelmann²⁶ –, soit l'on rêve de la Grèce antique contre Rome, sa dévastatrice – c'est le cas par exemple de Herder²⁷.

21. 2^e conf. (CM 1, 2, p. 109). Cf. *ibid.*, p. 113 : « Tant que le besoin le plus noble du vrai génie allemand ne cherche pas la main de ce génie grec comme un ferme appui dans le fleuve de la barbarie, tant que cet esprit allemand n'exprime pas un désir dévorant des Grecs, tant que la perspective de la patrie grecque, péniblement atteinte, source de délectation pour Goethe et pour Schiller, n'est pas devenue le lieu de pèlerinage des hommes les meilleurs et les plus doués, le gymnase se proposera dans la culture classique un but inconsistant flottant au gré des vents. »

22. *La naissance de la tragédie*, 21 (CM 1, 1, p. 136 et s.)

23. Nietzsche, *Œuvres*, t. 1, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 2000, p. 943 et s.

24. Voir *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, 3^e partie, 1, 1 (« Les éléments du génie romain »), trad. Gibelin p. 222.

25. Voir D. JANICAUD, *Hegel et le destin de la Grèce*, Paris, 1975, p. 136 et s.

26. *Rom ist mir das Vaterland geworden* (lettre à Volkman du 3 mars 1762) : voir J.-R. MANTION, « L'histoire de l'art a-t-elle (un) lieu ? Winckelmann depuis Rome », dans *Winckelmann : la naissance de l'histoire de l'art à l'époque des Lumières* (dir. E. POMMIER), Paris, 1991, p. 195-216.

27. Voir ses *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, lib. XIV, c. 3.

L'auteur de la *Naissance de la tragédie* se situe de ce côté-ci. Rappelons toutefois que la Grèce qui l'enthousiasme alors n'est pas l'Hellade lumineuse, apollinienne, idéalisée par la tradition allemande, mais précisément cette Grèce travaillée par ses instincts, stimulée par l'aiguillon de Dionysos, cette Grèce nocturne dont les magistrats de Rome redoutèrent, au début du second siècle avant J.-C., la contamination²⁸. Dix ans plus tard, en 1882, dans le *Gai savoir*, Nietzsche, à propos de l'interdiction faite aux femmes, dans la Rome archaïque, de boire du vin, rappellera la répulsion des Romains pour le phénomène orgiastique et dionysiaque, « comme une monstruosité étrangère qui bouleverserait le fondement de la sensibilité romaine »²⁹.

« Étudier le contraste entre les Grecs et les Romains ... »³⁰

Pour la Grèce donc, contre Rome. Si l'on essaye de reconstituer la σύγκρισις qui se dessine fragmentairement dans les écrits de Nietzsche, avec toute la prudence qui convient à l'égard d'un auteur qui, nul ne l'ignore, aime à s'autocontredire, quelle image de Rome apparaît ? Un fragment de l'hiver 1872-1873 formule avec une doctorale simplicité l'opposition : *Es giebt zwei Arten der Kultur, die hellenische und die römische ...*

Il y a deux sortes de civilisation³¹, la civilisation *hellénique* et la civilisation *romaine* : la première est une formation naturelle, dont tous les membres et toutes les figures reproduisent continuellement et comme par jeu la forme essentielle, de sorte que cette formidable diversité se simplifie pour l'œil qui la contemple ; la seconde est une convention, une noble décoration, utilisant des formes empruntées et peut-être incomprises, mais réinterprétées dans le langage de la luxuriance, de la somptuosité ou de l'ornementation³².

Cette opposition entre une civilisation à la croissance prétendument aussi naturelle que celle d'une plante (*ein natürliches Gewächs*³³) et une civilisation de « convention » – prenons le mot au sens le plus littéral (après

28. Sur l'affaire « des Bacchanales », voir Tite-Live, lib. XXXIX, c. 8-19.

29. *Le Gai Savoir*, 1, 43 (CM 5^e, p. 85).

30. CM 2, 2, p. 277 = fragm. 3 [74], mars 1875.

31. Nous nous conformons à la traduction traditionnelle de *Kultur* par « civilisation », même si cette équivalence ne va pas toujours sans poser de problèmes : voir p. ex. NW 3, 4 p. 210 = fragm. 27 [66] : *Wir haben keine Kultur, sondern Civilisation mit einigen Kulturmoden*. Pour qu'une civilisation soit une authentique culture, il faut qu'elle soit tout entière informée par l'unité d'un « style » : voir *Considérations inactuelles*, 1, 1 et 2, 4.

32. CM 2,1, p. 305 = fragm. 24 [11]. Il semblerait toutefois plus approprié de rendre le dernier terme du groupe, *Zierliche*, par « maniéré », sinon maniérisme.

33. NW 3,4, p. 162.

tout la Rome de Romulus est la création de *conuenae*) et au sens juridique (les Romains eux-mêmes se pensaient comme un *nomen*, pas comme une race) –, on en retrouve trace dans un fragment plus elliptique de la même année, où Nietzsche affirme que « c'est des Romains que provient la manière décorative dans la civilisation » (*die dekorative Manier der Cultur*)³⁴ ; on en trouve de plus l'explicitation à la fin de la deuxième *Considération inactuelle* (fin 1873) : Nietzsche y fait l'éloge des Grecs, qui, par profonde conscience de leur identité, ont su intégrer les divers apports orientaux non pour se dénaturer mais pour parfaire leur propre nature : la civilisation, la culture grecque est une culture organique donc, un développement de la *Physis* de la race grecque, non une culture décorative comme celle des Romains. Dans ces textes tout le lexique de la parure (*Dekoration, Pracht, Schmuck, putzen* ...) est employé péjorativement : cette culture de type romain est simplement « décoration de la vie » (*Dekoration des Lebens*), pas au sens où Nietzsche dira plus tard que la tâche première de l'art véritable est « d'embellir la vie » (*das Leben verschönern*³⁵), mais au sens où elle n'est qu'une forme plaquée³⁶.

Exemple concret de cette culture de stuc : Cicéron, sur lequel en 1862 déjà l'élève Nietzsche portait un jugement sévère, dans une composition latine sur les raisons de l'exil du grand orateur³⁷. Nous savons par une lettre du 11 février 1874 à son ami C. von Gersdorff, que le jeune professeur de philologie méditait d'écrire sur « Cicéron et l'idée romaine de civilisation ». Le projet ne prit jamais forme mais nous conservons quelques bribes dans les *Fragments posthumes* du début de l'année 1874. À la fin de la deuxième *Considération inactuelle*, Nietzsche déniait aux Romains le parfait accord, plus exactement « l'unité de ton » (*Einhelligkeit*) entre la vie, la pensée, l'apparence et la volonté, il leur déniait la « sincérité » (*Wahrhaftigkeit*), qui caractériserait la culture grecque. Or Cicéron incarne-

34. CM 2, 1, p. 429 = fragm. 29 [168] ; cf. NW 3, 4, p. 309. Même thème dans un fragment postérieur (printemps-été 1875) 5 [65] = CM 2, 2 p. 299.

35. *Humain, trop humain* 2, 1, 174 = NW 4, 3, p. 89 (1879).

36. Pour les variations métaphoriques sur cet artifice flatteur, dans la tradition du *Gorgias*, voir *Considérations inactuelles* 4, 5 (CM 2, 2, p. 121 et s.), et S. KOFMAN, *Nietzsche et la scène philosophique*, Paris, 1979, p. 350 et s.

37. Voir la lettre à sa mère de juin 1862 : « Autre chose de nature à t'intéresser : pour une grande composition de latin sur le thème : *Pourquoi Cicéron fut-il exilé ?* [*Quibus caussis motus Cicero in exilium concesserit disputat F. Gu. Nietzsche*] j'ai obtenu la note I bien que j'aie pris très vivement parti contre Cicéron. Depuis nombre d'années le prof. Steinhart n'avait pas donné de I. Tu peux penser à quel point j'ai été satisfait. L'an dernier, à la même époque, avec le prof. Korssen, j'avais eu également un I en composition de latin. » Nous nous proposons de donner, dans un prochain article, une traduction de cette composition latine.

rait justement ce défaut de sincérité, de « probité » (*Ehrlichkeit*³⁸), type même de l'artiste romain, qui dissimule sa subjectivité sous le vernis d'« une manière et d'un style admis »³⁹, en suivant son propre goût certes – là est sa seule « sincérité » – pour le style asiatique, mais son goût n'est que le goût de l'époque. Telle nous paraît être l'image globale de l'auteur des *Catilinaires*, qui se dégage de ces fragments, encore qu'il faille interpréter avec la plus grande circonspection ces séries de notes qui donnent parfois l'impression d'une esquisse de discours *in utramque partem*. Car Cicéron, désigné comme « l'homme décoratif d'un empire universel » (*Cicero der dekorative Mensch eines Weltreichs*⁴⁰), est pourtant implicitement réhabilité, du moins justifié en tant que rhéteur, puisque Nietzsche accorde une part de probité à l'art rhétorique, qui a le mérite de « reconnaît[re] l'illusion comme fin » et de se conformer ouvertement « à un certain idéal du sujet, à l'homme d'État puissant, etc., tel que le peuple le conçoit »⁴¹.

Du reste, si mal disposé qu'il soit à l'égard de la Rome antique, le professeur de philologie classique n'en renie pas la langue, comme le montrent notamment ses lettres, émaillées de termes latins, de formules latines⁴², de jeux de mots latins⁴³, de citations latines⁴⁴. Car paradoxalement Nietzsche le philhellène écrit plus volontiers, sans doute aussi plus aisément, latin que grec : la vie ne lui apparaît-elle pas comme un *Gradus ad Parnassum*⁴⁵ ? Il ne cesse d'ailleurs de prôner l'étude et la pratique du latin pour développer le « sens du style »⁴⁶, et d'en observer les effets bénéfiques sur son propre style « tantôt trop sec tantôt trop exubérant, et toujours incorrect »⁴⁷ ? Mais

38. NW 3, 4, p. 367 et 372 = fragm. 32 [2] et [14].

39. Fragm. 32 [14].

40. NW 3, 4, p. 372 = fragm. 32 [14].

41. CM 2, 2, p. 177 = fragm. 32 [14].

42. P. ex. au dos de cette photo-carte adressée à E. Rohde (mi-déc. 1872) : *decussatio epistularum !*

43. P. ex. en réponse à F. Ritschl, qui réclame au jeune professeur débordé l'article promis (9 avr. 1870) : « Je ne sais plus du tout comment me tirer d'affaire et, si vous me criez : *periculum in mora !*, je ne puis que vous répondre en criant : *mora in periculo !*, ce qui doit équivaloir ici, exceptionnellement, à “au diable mes vacances !” »

44. P. ex. à F. Ritschl, 21 sept 1870 : évoquant les deux maladies infectieuses contractées lorsqu'il était infirmier de guerre, il cite non sans humour Horace : « diphthérie et dysenterie rouge – *eheu ! (nobile par fratrum !)* ».

45. Voir la lettre du 5 avr. 1873 à M. von Meysenbug.

46. Voir la lettre de la fin févr. 1873 à la même.

47. Lettre du 28 mars 1870 à F. Ritschl. Au fond, en recherchant une *uia media* entre hyperatticisme et asianisme, Nietzsche n'est-il pas [...] cicéronien ? On trouvera, quelques années plus tard, un bel échantillon de style épistolaire cicéronien-nietzschéen dans la lettre du 18 sept. 1881 à F. Overbeck : « *Ceterum, missis his*

pour l'heure il ne se départit jamais de son hostilité déclarée envers la civilisation romaine, envers l'esprit romain.

Conquérir, traduire ...
ou *Graecia capta ferum uictorem [non] cepit.*

On a pu dire que pour Nietzsche l'esprit romain est l'image de l'esprit allemand, plus particulièrement prussien, et de sa détestable et brutale avidité de domination sur l'Europe⁴⁸. Il est vrai que, huit ans après la guerre de 1870, « à une époque où s'imposent des tâches tout autres, et plus élevées, que *patria et honor* », il dénonce encore les nationalismes militaristes, et le « patriotisme grossier à la romaine », cause de l'hécatombe des élites⁴⁹. Mais lorsque dans *Aurore* – publié en 1881, deux ans donc après sa mise à la retraite et le début de sa vie errante – il compare l'âme de la civilisation contemporaine, le commerce, avec l'âme de la civilisation grecque, l'émulation personnelle, et avec l'âme de la civilisation romaine, « la guerre, la victoire et le droit »⁵⁰, peut-on considérer cette dernière définition comme péjorative ? On retrouve certes ici l'opposition entre le libre jeu des forces individuelles – l'*ἄγων* – censé caractéristique de la civilisation des anciens Grecs, et la subordination des énergies individuelles à la volonté de puissance de l'État romain ; donnera-t-on pour autant une valeur négative à la triade *Krieg, Sieg und Recht*, alors que Nietzsche proclame depuis longtemps la nécessité des guerres⁵¹ – le droit

iocis, dicam quod tacere uelim, sed non iam tacere possum. Sum in puncto desperationis. Dolor uincit uitam uoluntatemque. O quos menses, qualem aetatem habui ! Tot expertus sum corporis cruciatus, quot in caelo uidi mutationes. In omni nube est aliquid fulminis instar, quod manibus me tangat subitis infelicemque penitus pessumdet. Quinque mortem inuocauimus medicum, atque hesternum diem ultimum sperauimus fore – frustra sperauimus. Vbi est terrarum illud sempiternae serenitatis caelum, illud meum caelum ? Vale amice. »

48. Voir M. KESSLER, *L'esthétique de Nietzsche*, Paris, 1998, p. 184.

49. *Humain, trop humain*, 1, 442 (CM 3, 1, p. 242).

50. *Aurore*, 175 (CM 4, p. 137).

51. Voir notamment le texte terrible de *Humain, trop humain*, 1, 477 (CM 3, 1, p. 261 et s.) : « Pour l'instant nous ne connaissons pas d'autre moyen qui puisse communiquer aux peuples progressivement épuisés cette rude énergie du camp, cette haine profonde et impersonnelle, ce sang-froid de meurtrier à la bonne conscience, cette ardeur cristallisant une communauté dans la destruction de l'ennemi, cette superbe indifférence aux grandes pertes, à sa propre vie comme à celle de ses amis, cet ébranlement sourd, ce séisme de l'âme, les leur communiquer aussi fortement et sûrement que le fait n'importe quelle grande guerre. [...] Le jour où les Romains parvenus à l'Empire commencèrent à se fatiguer quelque peu de leurs guerres, ils tentèrent de puiser de nouvelles forces dans les chasses aux fauves, les combats de gladiateurs et les persécutions contre les chrétiens. » Cf. plus tard *La Généalogie de la morale*, 2, 24 ; *Crépuscule des idoles*, « Divagations d'un inactuel », 38.

étant l'expression objective des rapports de puissance⁵². N'a-t-il pas souvent à l'esprit, sans le citer, le discours de Philus-Carnéade au troisième livre du *De republica* : comme le prouve l'éloge réservé aux grands *imperatores*, la sagesse nous ordonne, contrairement à la justice, « de commander au plus grand nombre possible, de jouir des plaisirs, d'être puissant, de régner, de dominer »⁵³ ?

Ce désir très romain de vaincre pour s'approprier, pour romaniser, Nietzsche en retrouve la projection dans la pratique littéraire des poètes augustéens :

Avec quelle violence et quelle naïveté à la fois [l'Antiquité romaine] ne mit-elle pas la main sur tout ce que la haute Antiquité hellénique avait d'excellent et d'élevé ! Comme les Romains savaient la traduire dans l'actualité romaine ! Comme ils effaçaient volontiers et sans scrupule la poussière d'aile de l'instant, ce papillon ! Ainsi Horace traduisait-il de-ci de-là Alcée ou Archilochus, ainsi Properce traduisait-il Callimaque et Philète [...] : que leur importait que le créateur en question eût vécu ceci ou cela et en eût inscrit les signes dans son poème ! [...] – en tant que poètes, ils négligeaient les détails tout personnels, les noms, et tout ce qui caractérisait une cité, un rivage, un siècle, et en était le costume et le masque, pour y substituer incontinent leur propre actualité romaine. Ils semblent nous demander : « Avions-nous tort de renouveler l'ancien pour nous y reconnaître *nous-mêmes* ? d'insuffler une âme à ce corps sans vie ? car il est bien mort une fois pour toutes ; combien laid tout ce qui est mort ! » – Ils ignoraient la jouissance de l'esprit historien ; la réalité passée ou étrangère leur était pénible, et chez eux, Romains, stimulait l'envie d'une conquête romaine. En effet, autrefois c'était conquérir que de traduire – pas seulement parce qu'on éliminait l'élément historique : on ajoutait l'allusion à l'actualité, on supprimait d'abord le nom du poète pour y inscrire le sien propre – non point avec le sentiment d'un larçin, mais avec la parfaite bonne conscience de l'imperium Romanum⁵⁴.

Or, ne nous y trompons pas, dans ce texte de 1882 nulle condamnation, mais de la bienveillance pour l'ingénuité de ces artistes, qui, au mépris de l'« esprit historien » que le philosophe ne cesse de fustiger, préservent dans leur imitation des œuvres passées « la force plastique de la vie »⁵⁵. Car Nietzsche désormais tend à penser le rapport de Rome à la Grèce, moins comme une opposition ou une altération que comme une *translatio* – pour reprendre un mot cher aux humanistes de la Renaissance. Non plus, face au monde grec ancien, au « monde originel du grand, du

52. *Aurore*, 112 (CM 4, p. 91). Cf. *Humain, trop humain*, 2, 2, 26. Sur le droit romain comme modèle éminent du droit totalement réfléchi (*das am vollständigsten durchgedachte Recht*), voir *ibid.*, 1, 459.

53. 3, 14, 22.

54. *Le Gai Savoir*, 83 (CM 5^e, p. 110).

55. Cf. *Considérations inactuelles*, 2, 10.

naturel et de l'humain »⁵⁶, son abâtardissement⁵⁷, la « civilisation alexandrine-romaine »⁵⁸, mais, face au monde moderne, l'*imperium Romanum*, civilisation de l'*otium* et du *bellum*⁵⁹, des valeurs aristocratiques, l'*imperium Romanum*, c'est-à-dire la somme des Romains et des Grecs⁶⁰.

« Rome contre la Judée, la Judée contre Rome »

En effet, dès lors que s'exaspère la polémique de Nietzsche contre le christianisme, Rome, la grande Cité, la Bête de la mer, la Prostituée fameuse contre laquelle fulmine l'*Apocalypse*, devient pour lui le centre même de la culture antique. De figure du déclin de l'Antiquité (*des sinkenden Alterthums*⁶¹) Rome devient figure de sa grandeur dans la lutte à mort qui l'oppose aux forces de décadence, au christianisme. Valeurs aristocratiques c'est-à-dire romaines, contre (non-)valeurs plébéiennes c'est-à-dire chrétiennes, on sait avec quelle véhémence Nietzsche exprime cet antagonisme⁶² dans sa *Généalogie de la morale* (1887) :

« Rome contre la Judée, la Judée contre Rome » : – jusqu'à nos jours, il n'y a pas eu d'événement plus grandiose que *cette* lutte, *ce* point d'interrogation, *cette* opposition à mort. Rome sentait dans le Juif quelque chose comme la contre-nature elle-même, en quelque sorte le monstre qui lui était diamétralement opposé ; à Rome on considérait le Juif comme « *convaincu* de haine contre tout le genre humain » : à bon droit, dans la mesure où on a le droit de lier le salut et l'avenir du genre humain à la suprématie absolue des valeurs aristocratiques, des valeurs romaines. [...] Les Romains étaient les forts et les nobles, au point qu'il n'y eut jamais, qu'on n'a même jamais pu rêver, plus fort et plus noble jusqu'ici ; tout vestige qui nous vient d'eux, toute inscription ravit, pourvu que l'on devine *ce que c'est* qui écrit là⁶³.

Nietzsche cite à plusieurs reprises le témoignage de l'auteur des *Annales* (lib. 15, c. 44) comme preuve de la maladie essentielle, du péché originel qui affecte le christianisme : *odium generis humani*⁶⁴. Sous cou-

56. *Considérations inactuelles*, 2, 8 (NW 3, 1, p. 303).

57. Cf. NW 4, 1 = fragm. 6 [14], été 1875 : *Das geschwächte Griechenthum, romanisirt, vergrößert, decorativ geworden* [...].

58. Cf. CM 2, 2, p. 294 = fragm. 5 [47], printemps-été 1875 ; CM 1, 1, p. 215 = fragm. 3 [76], déb. 1870.

59. Cf. *Le Gai Savoir*, 329 (CM 5², p. 221).

60. Cf. *L'Antéchrist*, 59 (CM 8, p. 230).

61. Voir *supra*, note 56.

62. Cf. *L'Antéchrist*, 37 (NW 6, 3, p. 207) : *diesen grössten Werth-Gegensatz*.

63. 1, 16 (CM 7, p. 247).

64. Cf. *Aurore*, 63 (CM 4, p. 56). Voir aussi CM 4, p. 470, p. 493, p. 527 = fragm. 6 [47], [143], [299], automne 1880.

vert d'enseigner la charité, il pervertit la valeur fondamentale d'*humanitas*⁶⁵, en laquelle les Romains n'exprimaient pas seulement les raffinements de la sociabilité et de la civilisation, mais l'excellence même d'une nature humaine capable d'un perpétuel autodépassement. L'*humanitas*, entendue au sens chrétien, c'est-à-dire comme amour du prochain, n'est pas une valeur romaine⁶⁶. La foi, la croyance en une vérité au-delà des apparences, le désir même de cette vérité, ne sont pas non plus des valeurs romaines⁶⁷ ; la réplique de Pilate à Jésus qui dit rendre témoignage à la vérité, est exemplaire du scepticisme, de cette tolérance noble et insouciant, qui caractérise l'esprit romain⁶⁸ : *Qu'est-ce que la vérité ?*, « la réplique du Romain est digne de Rome : c'est la plus grande urbanité de tous les temps »⁶⁹.

Rome contre la Judée, morale de la *superbia*⁷⁰ contre morale servile, on voit que les pôles se sont déplacés. Dans *Humain trop humain* (1878), Nietzsche définissait le christianisme, à cause de sa haine de la mesure, comme essentiellement « barbare, asiatique, non noble, non grec [*unvornehm, ungriechisch*] »⁷¹, il le définit désormais avant tout comme non romain. Quel meilleur allié, en effet, le philosophe allemand pouvait-il trouver dans sa guerre contre la religion chrétienne, que ceux qui furent les premiers à la honnir et la bannir comme la plus laide *superstitio*⁷². Cette réhabilitation des Romains, représentés non plus sous l'aspect de paysans italiens vivant « dans une perpétuelle angoisse de puissances malignes et

65. Cf. *L'Antéchrist*, 62.

66. Voir *Par delà bien et mal*, 201 (CM 7, p. 112) : « À la meilleure époque de Rome, p. ex., une action charitable n'est ni bonne ni mauvaise, ni morale ni immorale, et si on la loue, l'éloge s'accommode fort bien d'une sorte de dédain involontaire, notamment quand on compare cette action avec une autre qui rend service à la collectivité, à la *res publica*. »

67. Cf. *ibid.*, 46.

68. Cf. *Par delà bien et mal*, 46 ; *L'Antéchrist*, 46. Dans *Aurore*, cette attitude, par opposition à l'esprit allemand d'obéissance, de soumission à une autorité personnelle, était donnée comme un trait commun aux Grecs et aux Romains : « il appartenait à leur liberté de sentiment méridional de se garder de la "confiance absolue" et de conserver dans le dernier réduit de leur cœur un léger scepticisme envers tout un chacun, fût-il dieu, homme ou concept. De même le philosophe antique ! *Nil admirari* – dans cette phrase, il voit la philosophie. Et un Allemand, je pense à Schopenhauer, va jusqu'à dire en sens contraire : *admirari id est philosophari*. » (207, CM 4, p. 207).

69. CM 10, p. 116 = fragm. 25 [338], printemps 1884.

70. Cf. *L'Antéchrist*, 52 : le mot est à prendre en son sens postclassique, mélioratif.

71. 1, 114 (NW 4, 2, p. 118).

72. Voir CM 4, p. 356 = fragm. 3 [107], printemps 1880 ; *Le cas Wagner*, epil. (CM 8, 1, p. 55).

capricieuses, d'esprit tourmenteurs »⁷³ – par opposition aux Grecs vivant dans la sérénité leur alliance avec les dieux olympiens –, mais sous l'aspect plus aristocratique d'esprits libres et incrédules (*Credat Iudaeus Apella !*⁷⁴), se dessine dès *Aurore* (1881) et se confirme dans les œuvres suivantes – malgré, comme le prouve le fragment cité en introduction (1884), des résurgences, parfois, de la romanophobie première – pour culminer dans l'un des écrits ultimes, *L'Antéchrist* (fin 1888), qui s'achève sur un éloge funèbre de Rome « vampirisée »⁷⁵ par les Chrétiens :

Cet *imperium Romanum* qui se dressait *aere perennius*, forme d'organisation dans des conditions difficiles la plus grandiose jamais atteinte jusque-là, et en comparaison de quoi tout ce qui précède, tout ce qui suit, n'est qu'inachevé, bâclé, dilettante [...] cet admirable chef-d'œuvre de grand style, n'était qu'un début, sa construction était calculée pour *faire ses preuves* au cours des millénaires. [...] *Et tout cela en pure perte !* Du jour au lendemain, ce n'était plus qu'un souvenir ! [...] Grecs ! Romains ! Le génie de l'organisation et de l'administration, la foi, la *volonté* d'un avenir humain, le grand « oui » à tout, tout cela visible dans l'*imperium Romanum*, visible et perceptible à tous les sens, le grand style⁷⁶, non plus seulement en art, mais devenu réalité, vérité, *vie* [...] ⁷⁷.

La Grèce et Rome réunifiées – *die antike Cultur*⁷⁸ – au sein d'un Empire plus apollinien⁷⁹ que dionysiaque, un peuple « libre » – la liberté signifiant « la prédominance des instincts joyeux de guerre et de victoire sur les autres instincts »⁸⁰ –, une pépinière d'âmes fortes dont le type le plus accompli, le plus beau, est Jules César⁸¹, on est loin du philhellénisme anti-romain des premiers écrits. Toutefois cette romanophilie, qui dans *L'Antéchrist* s'exprime sous une forme hyperbolique, peut-elle nous faire

73. *Humain, trop humain*, 1, 114 (CM 3, 1, p. 100).

74. Voir CM 4, p. 356 = fragm. 3 [107], printemps 1880.

75. *Das Christenthum war der Vampyr des imperium Romanum* (58 = NW 6, 3, p. 243). Sous l'image de ces chrétiens suceurs de sang (*blutausaugend*) on retrouve bien sûr un *topos* des premiers polémistes païens, le *crimen* de la communion anthropophagique, mais ici amplifié métaphoriquement au corps de l'Empire.

76. Sur le sens de cette expression, voir CM 14, p. 48 = fragm. 14 [61].

77. *L'Antéchrist*, 58-59 (CM 8, p. 227 et s.).

78. *Ibid.*, 60 (NW 6, 3, p. 247).

79. Qu'écrivait Nietzsche dans *La naissance de la tragédie*, 21 (CM 1, 1, p. 135) ? « Apollon, le bâtisseur d'États, est en même temps le génie du *principium indiuiduationis* et [...] l'État, comme le sentiment patriotique, ne peuvent subsister sans l'affirmation de la personnalité individuelle. » Or n'est-ce pas cette harmonie qu'il retrouve dans les « natures valeureuses, noblement viriles qui, dans la cause de Rome, sentaient leur propre cause, leur propre sérieux, leur propre fierté » ? (*L'Antéchrist*, 58 = CM 8, 1, p. 228).

80. *Crépuscule des idoles*, « Divagations d'un inactuel », 38 (NW 6, 3, p. 133).

81. Voir *ibid.* et 31. D'après CM 12, p. 57 = fragm. 1 [163], Nietzsche portait intérêt à l'épisode de César chez les pirates.

oublier le réquisitoire du fragment de 1884 d'où est tirée la citation-*incipit* de cet article ?

Rome n'est plus dans Rome

En effet, Nietzsche y inverse la thèse banale, énoncée en 1878 dans *Humain, trop humain*, selon laquelle l'expansion du christianisme est la principale cause de la décadence de la civilisation romaine, et par conséquence de l'enlaidissement général de l'homme dans l'Empire romain⁸², pour retourner le *crimen* contre Rome elle-même :

La DÉGÉNÉRESCENCE DES SOUVERAINS ET DES CLASSES SOUVERAINES a provoqué le plus grand désordre de l'histoire ! Sans les Césars romains et la société romaine la folie du Christianisme ne serait jamais parvenue au pouvoir. [...]

— les Romains portent la responsabilité du *plus grand malheur* qui ait jusqu'ici frappé l'Europe, le peuple de la *démésure* — ils ont mis les extrêmes au pouvoir, d'extrêmes *paradoxes* comme le « Dieu sur la croix »⁸³

C'est que Nietzsche voit aussi dans Rome – la Rome des « cultes souterrains »⁸⁴, la Rome que Lucrèce avait tenté de guérir de ses superstitions et de ses mythes infernaux⁸⁵, la Rome de Tibère sacrifiant dans la grotte de Mithra, à Capri⁸⁶ – une sorte de *praeparatio Christiana*. Ambivalence de Rome ! D'une part les Romains de vieille roche⁸⁷, les *boni*, c'est-à-dire les hommes de duel (*duoni* !⁸⁸), les guerriers aryens – par opposition aux *mali*, aux autochtones sombres du sol italique ; d'autre part les Romains de Juvénal, ces hommes nés pour la plupart « avec une âme asservie, une sensualité de vieillards »⁸⁹, les Romains de l'époque impériale, déromanisés (*unrömisch*) dans le « carnaval cosmopolite des dieux, des coutumes et des arts »⁹⁰ : ce sont eux qui livrent l'antique Rome à « l'esclave oriental »⁹¹, jusqu'à ce qu'elle resurgisse, un bref moment, lors de ce qu'on nomme la Renaissance, et qui est en fait le « réveil de l'évaluation aristocratique de toutes choses »⁹².

82. Cf. 1, 247 (CM 3, 1, p. 173).

83. CM 10, p. 118 = fragm. 25 [344].

84. *L'Antéchrist*, 37.

85. Cf. *Aurore*, 72.

86. Cf. *Par delà bien et mal*, 55. Mais d'où Nietzsche tient-il cela ?

87. Cf. *Aurore*, 9 (NW 5, 1, p. 19) : *Römer alten Schrottes*.

88. Cf. *Généalogie de la morale*, 1, 5.

89. *Humain, trop humain*, 2, 1, 224 (CM 3, 2, p. 102).

90. *Considérations inactuelles*, 2, 5 (CM 2, 1, p. 122).

91. *Par delà bien et mal*, 46.

92. *La généalogie de la morale*, 1, 16 (CM 7, p. 247). Cf. *L'Antéchrist*, 61.

*

* *

Trouvera-t-on cette vision trop schématique ? Dans une lettre du 6 avril 1867 à son ami Carl von Gersdorff, le jeune Nietzsche récusait par avance les critiques des savants universitaires en affirmant la supériorité d'une vision esthétique libre : « Si l'exaltante vision globale de l'Antiquité manque à la plupart des philologues », écrivait-il alors, « c'est qu'ils se tiennent trop près de l'image et examinent une tache d'huile au lieu d'admirer les grands traits audacieux du tableau tout entier et, ce qui est mieux encore, d'en jouir. » Dans ce tableau, d'abord tout envahi par le mirage grec, Rome finit par réapparaître au premier plan, avec son empire, son architecture aux formes rondes⁹³, ses constructions « pour l'éternité » ... et aussi cette alliance de « grossièreté et de délicatesse »⁹⁴ que Nietzsche goûte avec jubilation à la lecture du *Satiricon*. Ce goût pour Pétrone, plusieurs fois réaffirmé dans les dernières années⁹⁵, n'est-il pas significatif du rapport de Nietzsche à Rome ? Pétrone, image paradoxale de l'*humanitas*⁹⁶, c'est Rome sans la *grauitas*, sans « l'aride sérieux » des Romains⁹⁷, c'est la Rome campanienne, Rome loin de Rome, loin de cette Rome dont le christianisme sera le dernier « édifice » – *der letzte Römerbau*⁹⁸ –, loin de l'*Vrbs*, que Nietzsche l'Italien n'a jamais aimée⁹⁹ : « ville [...] que n'exalte ni ne vivifie aucun vent du large, aucune brèche dans l'horizon » (J. Gracq, *Autour des sept collines*). Mais, admiration ou aversion¹⁰⁰, Rome est devenue une figure majeure de la pensée nietzschéenne ; aussi lit-on avec un grand étonnement, dans l'ouvrage le

93. Cf. CM 3, 2, p. 370 = fragm. 30 [181].

94. CM 11, p. 173 = fragm. 34 [80].

95. Voir CM 10, p. 293 = fragm. 26 [427], été-automne 1884 ; CM 11, p. 183 = fragm. 34 [102], printemps 1885 ; CM 13, p. 79 = fragm. 9 [143], automne 1887 ; CM 14, p. 337 = fragm. 22 [26], sept.-oct. 1888.

96. *Nihil humani alienum ei* [...] CM 11, p. 173 = fragm. 34 [80]. Cf. *Aurore*, 49 (CM 4, p. 49) : l'humanité n'a pas d'origine divine et ne tend pas à une nature divine. « Au bout de cette route se dresse l'urne funéraire du dernier homme, du fossoyeur (portant l'inscription : *nihil humani a me alienum puto*). »

97. NW 4, 1, p. 137 = fragm. 5 [77], printemps-été 1875 : [...] *ihren trockenen Ernst*.

98. *Le Gai Savoir*, 358 (NW 5, 2, p. 284).

99. Sur l'antipathie de certains artistes pour l'*Vrbs*, voir CM 12, p. 280 = fragm. 7 [7].

100. On comparera deux lettres de jeunesse à l'ami philologue E. Rohde, celle du 11 novembre 1869 (Rome cité des Muses par rapport à l'asphyxiante Bâle) et celle du 15 février 1870 (Rome cité délétère du concile).

plus récent sur Nietzsche et l'Antiquité, cet avis péremptoire : *Rom spielt eine geringe Rolle*¹⁰¹. Nietzsche, qui s'était donné Salluste comme modèle d'écriture, qui, comme tous les grands novateurs, connut une « existence catilinaire »¹⁰², qui ne cessa d'admirer Jules César, Nietzsche qui se rêvera ultimement en *Caesar Caesarum*¹⁰³, n'est-il pas le plus romain des philhellènes ?

Jean-Michel FONTANIER
Professeur à l'Université de Rennes
18, rue de Nemours
F-35000 Rennes
France

101. H. CANCEK, *Nietzsches Antike*, Stuttgart - Weimar, 1995, p. 3. Voir aussi p. 153 : *Der Philhellene Friedrich Nietzsche hat gar wenig über unsre alten Römer gesagt, und das meiste davon klingt sehr negativ !*

102. Cf. *Crépuscule des idoles*, « Divagations d'un inactuel », 45.

103. Voir *supra*, note 1.